



# La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



## SOMMAIRE

- G. SÉAILLES..... *La Philosophie du travail.*  
 PÉLADAN..... *Le Louvre payant.*  
 HAN RYNER..... *Rapport des morales avec les systèmes philo-  
 sophiques et religieux.*  
 A. KOWNACKI..... *Les livres qui font penser.*



## ABONNEMENTS

*France* : Un an : 4 francs. — Six mois : 2 fr.

*Étranger* : Un an : 6 francs.



Le Numéro : 0 fr. 40

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI<sup>e</sup> Arr.)

PARIS

## VIENT DE PARAÎTRE :

---

*Almanach de la Coopération française pour 1904*, publié par le Comité central de l'Union Coopérative, sous la direction de M. CH. GIDE, avec la collaboration de MM. de BOYVE, CERNESSON, DAUDÉ-BANCEL, G. DEHERME, DUFOURMANTELLE, HENRI HAYEM, HUMBERT, D<sup>r</sup> KOCH, Mme LABERGERIE-DUHAMEL, MUTSCHLER.

On trouvera dans l'Almanach de cette année d'importants documents sur le mouvement coopératif.

*En vente à la Coopération des Idées, 0,40; franco, 0,50.*

---

## A NOS ABONNÉS

---

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

---

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.  
Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, Paris.

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

UNIVERSITÉ POPULAIRE (Fondée le 23 avril 1898)

157, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 157

OUVERTE TOUS LES JOURS DE 7 A 11 HEURES DU SOIR

Les Cours et Conférences commencent à 8 h. 1/2 du soir

On s'inscrit sans formalités. Cotisation, 0 fr. 50 par mois

## PROGRAMME DU MOIS DE JANVIER 1904

- Samedi 2. — *Sauterie familiale.*
- Dimanche 3. — Au Château, 4, route du Champ-d'Entraînement, au bois de Boulogne, à 2 heures : M. Ch. SAUERWEIN, enseigne de vaisseau : *L'Océanographie et les recherches sous-marines* (avec projections). Le soir au faubourg : Grand concert organisé par M<sup>lle</sup> DE MIRMONT.
- Lundi 4. — M. TRÉGOUDOFF : *La campagne actuelle contre Tolstoï. Réponse d'un tolstoïen russe.*
- Mardi 5. — Conférence contradictoire entre MM. Jacques BONZON, avocat à la Cour, et Francis CYNOC, sous la présidence de M. KOWNACKI : *Deux années d'action républicaine (1902-1903).*
- Mercredi 6. — M. SILVAIN de la Comédie-Française : *L'Art de dire.*
- Jedi 7. — M. H. DUCHMANN : *Zola féministe ; Pot-Bouille.*
- Vendredi 8. — Groupe d'études : De la méthode à suivre dans nos discussions.
- Samedi 9. — Conférence organisée par la Chambre syndicale des ouvriers ébénistes, M. BURCERET, inspecteur du travail : *L'hygiène dans les ateliers.*
- Dimanche 10. — Au Château, à 4 heures : M. Lucien TIGNOL, membre délégué de la direction centrale du Club alpin : *Récit d'escalades sur les hauts sommets de la chaîne du mont Blanc* (avec projections). Le soir, au Faubourg : *Soirée théâtrale : La Visite*, comédie en 1 acte de Daniel Riche ; *Le Rire*, drame en 1 acte, en vers, de Lucien-Victor Meunier ; *Le Record*, comédie en 1 acte de Georges Turner.
- Lundi 11. — M. Célestin CABAT : *Le sens de la démocratie chez Molière.*
- Mardi 12. — M. Paul BUREAU, professeur à l'École des Hautes-Études sociales : *La crise morale*
- des temps nouveaux. II. Les causes : La double méprise des enfants du siècle et des enfants de la tradition.*
- Mercredi 13. — M. E. ARMAND : *De la possibilité de la réalisation d'un idéal libertaire.*
- Jedi 14. — M. Pierre VRIGNAULT : *La Comédie italienne ; Régnard.*
- Vendredi 15. — Groupe d'études : L'état socialiste.
- Samedi 16. — M. LOUIS BARTHOUD, député : *La Révolution française et la Liberté d'Enseignement.*
- Dimanche 17. — Au Château, à 4 heures : M. L. MARIN : *Le Turkestan et l'Asie centrale* (avec projections). Le soir, au Faubourg : *Représentation du théâtre de l'Œuvre*, avec le concours de M<sup>me</sup> Suzanne DESPRÉS et de M. LUCNÉ-POÉ : *Maison de Poupée*, d'Ibsen.
- Lundi 18. — M. HAN RYNER : *Ibsen et Maison de Poupée.*
- Mardi 19. — M. NATTAN-LARRIER, avocat à la Cour : *Les fables de La Fontaine.*
- Mercredi 20. — Le Mandarin LY-CHAO-PËE : *La vérité sur la situation actuelle en Chine au point de vue politique, moral et commercial* (avec projections).
- Jedi 21. — M. DE SOLENIÈRE : *Théorie de la jouissance musicale* (avec auditions).
- Vendredi 22. — Groupe d'études : L'Etat socialiste (suite).
- Samedi 23. — M. Halpérine KAMINSKO : *Chez Tolstoï.*
- Dimanche 24. — Au Château, à 2 heures : *Grande Matinée musicale et théâtrale.* Le soir, au Faubourg : *Soirée théâtrale* organisée par M. VERNEY : *Les Ténailles*, pièce en 3 actes de Paul Hervieu.
- Lundi 25. — M. Paul BUREAU : *La crise morale des temps nouveaux. III. Une grande illusion : La Solidarité.*

Mardi 26. — M. A. BAUMANN, ancien magistrat : *La responsabilité sociale des riches.*  
 Mercredi 27. — M. ALGANTER DE BRAHM : *Les précurseurs littéraires du socialisme ; l'action révolutionnaire.*  
 Jeudi 28. — M. J. PÉLADAN : *Philosophie et esthétique de la tragédie.* III. *L'Ananké et les Oracles.*  
 Vendredi 29. — Groupe d'études : La liberté d'enseignement.  
 Samedi 30. — M. Paul DESJARDINS : *Les méthodes critiques et leur application à la vie contemporaine.* I. *Montaigne.*  
 Dimanche 31. — *Soirée théâtrale* organisée par MM. H. MARX et R. ULMANN : *Le Flibustier*, pièce en 3 actes, en vers, de Jean Richelin. *La Paix chez soi*, comédie en 1 acte de Courteline.

## Avis et Communications de l'Université populaire

### SITUATION FINANCIÈRE DE L'U. P. -- NOVEMBRE 1903

| RECETTES                                   |                 |
|--|-----------------|
| En caisse au 1 <sup>er</sup> novembre..... | 5.363 15        |
| Cotisations mensuelles.....                | 762 15          |
| — annuelles.....                           | 260 »           |
| Dons.....                                  | 10 50           |
| Divers.....                                | 24 80           |
| <b>TOTAL.....</b>                          | <b>6.420 60</b> |
| DÉPENSES                                   |                 |
| Gaz.....                                   | 71 30           |
| Personnel.....                             | 105 »           |
| Affiches, imprimés, timbres.....           | 73 65           |
| Théâtre.....                               | 321 30          |
| Entretien, bibliothèque, divers.....       | 101 95          |
| Don au Château.....                        | 250 »           |
|  | 923 20          |
| En caisse au 1 <sup>er</sup> décembre..... | 5.497 40        |
| <b>TOTAL.....</b>                          | <b>6.420 60</b> |

Il ne peut être question de *défense* à l'Université populaire, mais nous prions nos camarades de s'abstenir de retenir des places, le dimanche soir, pour leurs parents ou amis retardataires. Ce sont là des pratiques excusables dans d'autres milieux, mais mesquines et déplacées chez nous. Grâce à l'intelligence et au dévouement de notre troupe théâtrale, nous sommes en voie de créer, tout simplement, sans bruit, le véritable théâtre du Peuple. Mais, pour que sa réalisation soit définitive, il faut que chacun de nous y collabore et achève par soi-même sa propre éducation de spectateur en s'imposant vis-à-vis de tous les autres camarades les devoirs nouveaux qu'une institution nouvelle comporte. Dans les fêtes de notre Université populaire, soyons des artisans, non de plaisirs égoïstes, mais d'allégresse sociale.

### LES COURS

*Cours de physiologie élémentaire et d'hygiène*, par M<sup>me</sup> REICHE (les deuxièmes et quatrièmes vendredis du mois).  
*Cours de modelage et de dessin*, d'après le modèle vivant, par M. FIRMIN MICHELET (les mercredis et au Château le dimanche matin).  
*Cours de photographie*, par M. DUFRESNE (les lundis).  
*Cours de coupe pour dames*, par M. CUMOT (les lundis).  
*Cours de diction et de déclamation théâtrale*, par RENÉ ULMANN, membre de la Société de lecture et de récitation (les dimanches matins).  
*Cours de jeu d'échecs*, par M. GOLDBERG (les mardis, samedis et dimanches).  
*Cours de mandoline* (les jeudis).  
*Cours de piano et de solfège*, par M<sup>lle</sup> M. BOILEAU, diplômée de l'Académie (les dimanches matins).  
*Cours de violon*, par M. BOMMER (les dimanches matins).

**Bibliothèque de lecture sur place et prêt à domicile.**  
 (On reçoit les principales Revues.)

# L'ÉDUCATION SOCIALE DE MONTMARTRE

## UNIVERSITÉ POPULAIRE

3 et 5, rue Jules-Jouy (rue Francœur)

XVIII<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT

### PROGRAMME DU MOIS DE JANVIER

Les Conférences commencent à 8 h. 1/2 précises du soir.

- Mardi 5. — M. G. WEIL, professeur au lycée Carnot : *Les rapports de l'Eglise et de l'Etat en France sous la Restauration (1815-1830)*.
- Jeudi 7. — M. FOURNIÈRE : *Le socialisme et la lutte de classes*.
- Samedi 9. — M. DE PRESSENSÉ, député.
- Mardi 12. — M. GOURDON, professeur au Collège Chaptal : *La littérature européenne au XIX<sup>e</sup> siècle (5<sup>e</sup> causerie)*.
- Jeudi 14. — M. CHARTIER, professeur au lycée Condorcet : *Les idées morales au XVIII<sup>e</sup> siècle. 4<sup>e</sup> Jean-Jacques Rousseau (2<sup>e</sup> causerie)*.
- Samedi 16. — M. MOLINIER, professeur à l'Ecole des Chartes : *Le fonctionnarisme au XV<sup>e</sup> siècle d'après un livre récent*.
- Mardi 19. — M. G. CAMEN, docteur en Droit : *Nos finances publiques. — 1<sup>er</sup> Comment se perçoivent les recettes de l'Etat*.
- Jeudi 21. — M. H. JULLIEN : *Evolution de la coopération en Angleterre*.
- Samedi 23. — *Soirée musicale et littéraire*.
- Mardi 26. — M. BLANCHEVILLE, sous-directeur au Ministère du Commerce : *Situation politique, économique et sociale de l'Autriche-Hongrie et des régions balkaniques*.
- Jeudi 28. — M. ASCOLI, agrégé de l'Université : *Le principe d'Archimède. — Bateaux et ballons (expériences)*.
- Samedi 30. — M. FRANTZ JOURDAIN, architecte : *3<sup>e</sup> L'Architecture moderne (projections)*.

Les Dimanches 10 et 24, de 2 heures à 5 heures,

Matinée musicale, littéraire et dansante.

### RÉUNIONS DU MARDI APRÈS MIDI

De 2 heures à 4 heures.

### COURS D'ÉLEVAGE DES ENFANTS

#### HYGIÈNE DE LA FEMME

- Mardi 5. — M<sup>lle</sup> le docteur DESMOLTIÈRES : *2<sup>e</sup> Hygiène de la grossesse*.
- Mardi 12. — M<sup>lle</sup> Maria VERONE : *L'éducation des filles*.
- Mardi 19. — M<sup>me</sup> le docteur CAYROL : *Soins de propreté*.
- Mardi 26. — M<sup>lle</sup> MARTIN : *Qu'est-ce que le féminisme ?*

## Les Universités Populaires

Université Populaire de Saint-Gilles (Bruxelles).

Local et Bibliothèque : École, rue du Fort, 80.

DÉCEMBRE :

Les conférences sont publiques; elles ont lieu tous les jours à 8 h. 1/2 du soir. — La bibliothèque est ouverte tous les soirs de 8 à 10 heures et le dimanche matin de 10 heures à midi.

Lundi 30 novembre. — M. HENRYK ARCOWSKI, membre de l'expédition antarctique de la « Belgica », *L'Expédition de Gerlache au pôle Sud* (avec projections).

Mardi 1<sup>er</sup> décembre. — M. G. ENGERRAND, *Les premiers âges de l'humanité* (avec projections).

Mercredi 2. — M. BODET, *La vie et l'œuvre de Pasteur (IV)*. A 8 heures, cours d'Espéranto par M. CHRISTIAENS.

Jeudi 3. — M. HENRI LA FONTAINE, sénateur, *La paix armée et l'arbitrage international* (avec projections).

Vendredi 4. — M. DESIRÉ DEPAEPE, professeur à l'Université nouvelle. Conférence de zoologie, avec projections, *Coraux et Méduses*.

Samedi 5. — M. ALBERT GIRAUD, homme de lettres, 4<sup>e</sup> conférence du Thyse, *Max Waller* (fondateur de la Jeune Belgique).

Dimanche 6, à 10 heures. — M. VINCENT, section de géologie. A 3 heures précises. XXII<sup>e</sup> Fête fédérale.

Lundi 7. — M. MAURICE HANSENS, Conférence avec projections, *Autour du Mont-Blanc*.

Mardi 8. — MM. CHARLES RUELLE et PAUL VIDAL, chimistes, causerie avec expériences et démonstrations, *Le Fer*.

Mercredi 9. — M. J. MASSART, *Les oscillations de la terre ferme*. A 8 heures, cours d'Espéranto par M. CHRISTIAENS.

Jeudi 10. — M. le docteur MOREAU, Conférence avec projections, *Le système nerveux*. — *Comment on devient hystérique*.

Vendredi 11. — M. LUCIEN ANSPACH, professeur à l'Université libre, Problèmes d'histoire religieuse, *L'authenticité des récits évangéliques*.

Samedi 12. — M. CHARLES GREUDE, professeur à l'Université nouvelle. La Littérature belge : A. Giraud, V. Gilles et I. Gilkin.

Dimanche 13, à 10 heures. — M. VINCENT, section de géologie. L'après-midi, *Excursion fédérale aux environs de Bruxelles*.

Lundi 14. — M. G. DELEVAL, avocat, *Belgrade, Sofia, Constantinople* (Projections lumineuses).

Mardi 15. — VICTOR DEVOGEL, Histoire contemporaine, *La question d'Orient* : *Les premières phases*.

Mercredi 16. — M. LÉON HENNEBICO, *La Politique et l'État*. A 8 heures, cours d'Espéranto par M. CHRISTIAENS.

Jeudi 17. — M. GEORGES COSYNS, Conférence avec projections lumineuses et démonstrations expérimentales, *La Terre, la Formation de son écorce et le Volcanisme*.



# La Coopération des idées

## La Philosophie du Travail<sup>(1)</sup>

### I

Appelé à l'honneur de prendre la parole dans cette grande cité, dont on peut dire qu'elle est une des capitales du travail, je n'ai pas eu à chercher longtemps le sujet de cet entretien, je l'ai trouvé dans l'idée même du travail, sur laquelle tout ici nous convie à méditer. Je ne m'excuserai pas de vous demander une attention que vous êtes prêts à m'accorder, j'en suis sûr. Convaincu que le peuple a moins besoin d'illusion que de vérité et qu'il n'y a point une vérité spéciale pour le peuple, je me suis toujours refusé à l'orgueil imbécile d'humilier ma pensée sous prétexte de la mettre à sa portée. Aussi bien, je n'ai pas la prétention de vous apprendre des choses que vous ignorez, des choses qu'on ne trouve que dans les livres, je ne voudrais que fixer et préciser peut-être, en leur donnant une expression, des idées que la conscience populaire ne doit qu'à elle-même et à l'expérience de la vie.

Les ambitions nouvelles du prolétariat lui imposent des devoirs nouveaux. Les travailleurs veulent se

(1) Conférence faite à l'Université populaire de Lille, le 15 novembre 1903.

libérer, s'émanciper, ils sont las de subir une direction qui leur pèse et qu'ils paient d'un prix trop lourd. Mais un droit n'a de sens que quand on est en état de l'exercer. Pour s'affranchir d'une autorité, il faut être capable de se conduire, de trouver en soi-même un principe d'ordre qui ramène la loi à la discipline volontaire qu'implique l'unité de l'effort dans la diversité des fonctions. Et ce n'est pas tout, en se libérant eux-mêmes, les travailleurs ne prétendent à rien moins qu'à inaugurer une forme nouvelle de la civilisation qui, loin de faire rétrograder l'humanité vers une vie inférieure, l'élève dans son ensemble à une vie meilleure et plus haute. Qu'est-ce qui justifie cette prétention ? Quelle bonne nouvelle apportent-ils ? Pour marcher en avant et pour entraîner les autres, il faut savoir où l'on va et ce que l'on veut. Il ne suffit pas d'être le nombre, il ne suffit pas même d'être la force, d'avoir des poitrines larges pour étouffer la voix de ses adversaires, des bras robustes pour les intimider ; ce qui suffit à détruire ne suffit point à créer. Créer, pour l'homme, est toujours transformer, se servir de ce qui est pour réaliser ce qui doit être, faire exprimer par les faits, à force d'intelligence et de courage, l'idéal que d'abord il a conçu. Le peuple n'a d'autre enseignement que celui qu'il trouve dans la vie elle-même, et sa vie est le travail. Quelle idée, quelle philosophie trouve-t-il donc dans ce travail dont il est le héros et le prophète ?

## I

Et d'abord l'intelligence du travail, de ses conditions et de ses résultats, nous donne le vrai sens de la tradition, je veux dire de cette solidarité qui, nous



reliant à ceux qui nous ont précédés, fait avec la continuité des générations humaines l'unité de l'œuvre que nos pères ont commencée, que nous continuons, que nos enfants poursuivront sans l'achever. L'outil primitif survit dans la machine qui ne fait que grandir et multiplier les mouvements rythmés des artisans d'autrefois. La machine qui un jour affranchira l'homme, qu'elle n'a fait jusqu'ici qu'asservir, la machine nous rappelle incessamment les collaborateurs ignorés qui de siècle en siècle ont ajouté quelque chose à la science et à la puissance humaines. Ne soyons pas dupes de l'illusion qui nous fait croire que le passé n'est plus, il est tout entier dans le présent, qui le résume et le concentre. Selon le grand mot d'Auguste Comte, l'humanité se compose plus des morts que des vivants.

Nous attaquons la société, nous ne nous laissons pas de dénoncer ses mensonges, ses hypocrisies, ses injustices, tous les maux auxquels si facilement se résignent ceux qui n'en souffrent pas, rien de plus légitime, sous cette réserve que nous gardions le sentiment de ce que nous devons à la société par laquelle seule en vérité nous existons. Imaginez, si vous le pouvez, l'homme solitaire, livré à ses seules forces, il est l'animal farouche et muet qui perd avec le langage la pensée. La pensée est essentiellement sociale, en chacun de nous elle représente ce que, sans le savoir, nous devons à tous, une expérience qui se transmet, se répète et se corrige dans des millions d'esprits. Ainsi c'est au travail collectif, à la vie en commun, aux institutions toujours imparfaites qui la rendent possible, d'un mot c'est à la société que nous devons les principes mêmes au nom desquels nous la jugeons, nous la condamnons, cette idée

de la justice, mobile, progressive, que nous opposons à ses lois réelles. Au moment où le prolétariat entre dans l'histoire avec la volonté d'y intervenir, d'imprimer aux événements un cours conforme à ses intérêts et à ses droits, il est, dans ce désir de rénovation, dans cette impatience de changement, quelque chose qui doit lui demeurer sacré. Pour que la démocratie soit ce qu'elle doit et ce qu'elle veut être, non pas une régression vers la barbarie, mais une société où tous soient appelés à participer aux biens qui valent de vivre, il faut que tous nous soyons pénétrés du devoir et de la nécessité de conserver ce qui ne disparaîtra qu'en supprimant de l'homme ce qui est l'homme même. Nous nous refusons à l'odieuse métaphore de l'armée de barbares campés au sein de nos villes et prêts à tout emporter dans un mouvement de fureur aveugle, nous mettons sous la sauvegarde du peuple ce qui de nos sociétés en aucun cas ne doit périr, ce qui seul nous importe, la civilisation qui appartient à tous parce qu'elle est l'œuvre de tous. Nous n'irons plus loin que nos pères qu'à la condition de partir du point auquel ils sont parvenus. Dans la culture humaine, nous respectons le travail humain, celui d'autrefois, celui dont nous n'avons point eu la peine et dont nous recueillons les fruits, le travail d'aujourd'hui, le travail de demain.

Il serait bien superflu de prendre ici la défense de la science : dans la diversité des opinions qui peuvent nous opposer, ce qui nous réunit n'est-ce pas la conviction que la science est utile à tous, qu'elle est un bien collectif auquel il importe que tous de plus en plus participent. Quand nous parlons de la science, nous n'entendons pas seulement les vérités acquises, nous entendons plus encore la curiosité, la méthode

de recherche et de découverte, le libre examen, toutes les vertus intellectuelles, sans lesquelles, n'étant plus les éléments vivants d'une pensée vivante, les vérités acquises une à une s'éteindraient comme des lumières auxquelles nous deviendrions aveugles. Une société qui, faute de désintéressement, par jalousie, par défiance, pour ne pas comprendre le travail qu'on ne voit pas se faire avec les yeux, se refuserait aux conditions de la culture intellectuelle, retomberait à la barbarie, et, comme les mêmes causes produisent les mêmes effets, de nouveau se déroulerait le grand cycle de la violence et de la misère humaines. La science est l'instrument nécessaire du labeur humain, elle nous donne l'empire sur la nature, elle nous émancipe de ces fatalités, dont quelques-uns veulent que nous restions les esclaves, sous ce prétexte qu'elles expriment les décrets d'un Dieu. La science n'est pas seulement utile comme un objet, comme un instrument, qu'on prend et qu'on laisse selon l'occasion et le besoin, elle nous est intérieure, elle est cette raison qui nous distingue de la bête et dont nous sommes fiers à juste titre, parce qu'en un sens nous nous la devons à nous-mêmes.

Pour l'estimer à son prix, n'oublions pas qu'elle est une des grandes formes du labeur humain, et ce qu'elle a coûté aux travailleurs à qui revient la gloire d'en avoir posé les premiers fondements. Aujourd'hui les grands États modernes entretiennent des universités, des instituts, des laboratoires, où la recherche de la vérité se poursuit méthodiquement et en tous sens, la route est ouverte, sa direction est connue, mais quelle énergie ont dû déployer les premiers explorateurs de ce monde ignoré ! Je laisse le dur labeur, les longues méditations dans le silence du

cabinet, les veilles, les doutes, les angoisses, tout ce qui n'est que la pensée même dans son effort vers la vérité. Mais que d'obstacles ! Entre les phénomènes et la pensée s'interposaient un mirage d'illusions consacrées, une fausse astronomie, une géologie puérile, tout un système du monde, dont les erreurs étaient tenues pour des dogmes révélés par Dieu lui-même : il était interdit à la terre de tourner. Au novateur il fallait le légitime orgueil d'oublier les livres, la science de l'École, de se soustraire au prestige de l'autorité, de se remettre en face des choses pour en recevoir l'impression directe. Le préjugé est une force dans l'esprit même de celui qui fait effort pour s'y soustraire ; c'est par lui qu'on est d'accord avec les autres hommes, et il faut une singulière hardiesse pour ne pas croire ce que tous croient, pour consentir à la solitude de la pensée libre et de la vérité. Ce préjugé n'était pas seulement la croyance générale, il était un dogme sacré ; sa négation était un sacrilège, un crime contre Dieu, dont l'Église, toujours maternelle, remettait le châtimeut au bras séculier. Pour se libérer de l'erreur, pour découvrir et proclamer la vérité, l'audace du génie ne suffisait pas, il fallait un autre courage encore, celui d'affronter la mort et, avant la mort, les tortures ingénieuses qui y acheminaient lentement. Lien des effets et des causes, négation du perpétuel miracle, mouvement de la terre, pluralité des mondes, toutes les vérités qui sont au principe de la science moderne ont été payées d'un prix qui nous les rend plus précieuses. Les chercheurs de vérités ne veulent d'autre récompense que la joie de les découvrir et le droit de les proclamer librement ; la société future ne leur refusera pas ce privilège. Fidèles à leur tradition séculaire, les savants

resteront, sans s'en indigner, les ouvriers qui consentent à ne pas toucher l'intégralité de ce qu'ils ont produit : on leur pardonnera de représenter cette forme suprême de la richesse qui est la libéralité.

Mais si la réflexion la plus superficielle sur le travail et sur ses conditions suffit à révéler au peuple le sens et la valeur de la science, trouvera-t-il en elle l'intelligence de ce qui semble un luxe, de ce qui ne répond pas à des besoins immédiats, de cet art qui a été l'ornement, la parure et comme la fleur de toutes les grandes civilisations ? Aussi bien que la vérité, la beauté fait partie de ce patrimoine inaliénable, auquel il nous est interdit, sous peine de déchéance, de porter atteinte. Vous le savez mieux que personne, le travail impose une tension qui veut être relâchée. Nous avons besoin de loisir et nous avons besoin de plaisir. L'art est par excellence le plaisir humain, un jeu qui nous occupe, nous distrait, nous exalte, sans briser aucun des ressorts de l'action et de la pensée. S'il est vrai que l'homme se plaise à se perdre, à s'oublier lui-même, qu'il ait besoin d'une ivresse, et que, du lait fermenté des juments scythes à notre alcool industriel, toujours il ait cherché cet oubli dans des poisons meurtriers, il faut que de bestiale l'ivresse devienne humaine. L'art est cette ivresse humaine, spirituelle qui, au lieu de dégrader et d'abrutir, laisse les esprits lucides, les cœurs vaillants et les corps dispos. Les Grecs contaient qu'au chant du poète Orphée, qu'aux accents de sa lyre, les bêtes fauves sortaient des bois, attentives, charmées, et que les pierres mêmes s'émouvaient : souvenir et symbole du rôle que jouèrent, aux premiers âges, la musique et la poésie dans l'éducation des peuples. La beauté apprivoise la bête humaine, la plie sans qu'elle y

songe au joug de la raison, met dans l'âme un accord, une justesse qui la prépare à la volonté de la justice et de la paix entre les hommes.

J'ajoute que seul l'art fait de l'individu un homme au sens plein de ce mot, s'il est vrai qu'être homme, c'est n'être étranger à rien de ce qui est humain. La vérité d'hier est l'erreur d'aujourd'hui, la beauté a ce privilège d'être toujours jeune et vivante. Une œuvre d'art est une émotion visible dans les images, lignes, formes, couleurs, qu'elle a ordonnées pour s'exprimer. Ces images parlent un langage qu'il dépend de nous d'entendre. Par son art un peuple exprime ses espérances, ses vertus, sa fierté, toutes les idées, tous les sentiments qui furent au principe des grandes choses qu'il a accomplies pour lui-même et pour tous, il crée des corps immortels où son âme est présente. La beauté nous unit aux hommes d'autrefois, elle ressuscite en nous leurs émotions, nous fait comme entrer dans leur intimité, participer à ce qu'ils ont pensé, à ce qu'ils ont aimé; elle agrandit notre âme, elle l'amplifie; par là, elle nous libère des haines inintelligentes, nous aide à comprendre les hommes qui nous entourent et à leur être indulgents. Non moins que les vérités de la science, doivent nous être sacrés les monuments de l'art, le temple de la Grèce, la cathédrale du moyen âge, la maison commune des vieilles cités, le beffroi qui, durant des siècles, de son chant de bronze rythma l'existence de nos pères. Que resterait-il d'un homme qui, sous prétexte d'être tout au présent, effacerait avec une sorte de rage les souvenirs de sa vie passée? Faisons entrer dans notre propre vie, pour l'enrichir, pour la varier, l'enfance et l'adolescence de l'humanité. Gardons-nous de ne voir dans les monuments de l'art que ce qui n'a plus de

sens pour nous, tel dogme, telle croyance, le culte de Jupiter ou de Jésus, voyons ce qui fait leur beauté, ce qui nous permet la joie de les comprendre et de les admirer. L'an dernier, nous recevions à Paris les pupilles du Vooruit, et nous leur montrions les beautés de notre grande ville. Nous les conduisîmes à Notre-Dame, qui reste l'un des plus imposants témoignages du génie de nos pères, l'un des grands monuments du travail humain. Il y avait parmi nous, un brave jeune homme, un peu agité, qui sans rien voir là qu'un espace à remplir, s'inquiétait de ce qu'on pourrait bien faire un jour de cette nef, de ces chapelles, il rêvait d'écuries magnifiques, c'était une idée de cheval ; l'idée simplement humaine ne lui venait pas que nous garderions Notre-Dame pour faire précisément ce que nous faisons, pour l'admirer.

Ce qu'il y a dans une cathédrale, ce n'est pas l'erreur catholique ; ce qui a posé ces pierres l'une sur l'autre, ce qui les a soulevées vers le ciel, ce qui les a faites à jamais vivantes et leur a donné la haute expression qui nous émeut encore, c'est l'âme de nos pères, c'est leur douleur et le grand rêve qui la consola, c'est, dans la défaite de la justice sur la terre, l'entêtement à affirmer son triomphe en un autre monde, c'est, dans la résignation même, le refus de se résigner au mal, à ce qui ne devrait pas être, et par là ce sont les sentiments qui nous animent encore, la foi et l'espérance, sans lesquelles nous serions des âmes mortes.

Ainsi la réflexion sur le travail nous apprend à garder du passé tout ce qui nous permet de reprendre la besogne au point où ceux qui nous ont précédés l'ont laissée, en assurant la continuité du labeur humain ; nous gardons la science, l'art, et j'ajoute la

morale. On parle de la conscience comme d'une voix divine qui se fait entendre à chacun de nous dans le silence des passions et lui découvre ce qu'il doit faire. La vérité est que notre pauvre moralité humaine, si imparfaite, si défaillante encore, est le produit d'un long effort, une lente conquête. Comme l'art et la science, la morale est l'homme ajouté à la nature. La voix de la conscience n'est pas en nous la voix d'un Dieu qui décrète arbitrairement ce qui est bien, ce qui est mal, elle est la voix des hommes qui peu à peu à l'aveugle impulsion de la bête ont opposé la réflexion qui prévoit l'avenir et, comme d'un regard, embrasse les divers moments de la vie pour les ordonner. La tempérance, le courage, la justice, toutes les vertus qui par l'habitude font comme descendre la raison dans la nature même; l'idée de la cité, l'idée de la loi sont de grandes inventions, les chefs-d'œuvre du génie et du travail humains. Nous n'imaginons plus le long effort, par lequel nos lointains ancêtres se sont dégagés degré par degré de la bestialité primitive. Les vieilles législations, si proches de nous, quand on songe aux milliers de siècles sans légende, sans tradition, sans histoire, toutes renferment des prescriptions que nous avons quelque peine à comprendre sur l'hygiène, sur la propreté, sur la nourriture, toutes parlent de souillures sacrilèges qui exposent à la vindicte des lois et à la colère des dieux. Cette inquiétude de l'impureté nous garde le souvenir du dur labeur par lequel l'homme peu à peu s'est différencié de la bête. Ceux qui se sont obstinés, ceux qui sont restés en arrière, les mangeurs de choses immondes, ont été exterminés ou réduits en esclavage. L'animal est toujours en nous; si nous ne réussissons pas à l'humaniser, il nous abêtit.



L'homme est ainsi sur une pente où il ne peut se maintenir qu'en la gravissant. La loi de la pesanteur, qui veut que la chute des corps s'accélère en se continuant, s'applique dans le monde moral, où l'on ne tombe que pour tomber plus bas et d'un mouvement plus rapide. La condition première et la forme la plus haute du travail humain, c'est l'effort moral, l'effort pour se faire soi-même, parce qu'il est au principe de toute intelligence et de toute énergie. Ne soyons pas les dupes d'un optimisme mensonger, ne nous trompons pas nous-mêmes, recueillons les leçons du passé ; sachons bien qu'il n'est pas pour un peuple, pour une classe, un pire danger que la régression vers la bête par les actes qui souillent ; songeons que, comme les mangeurs de choses immondes ne montaient pas jusqu'à l'humanité, les buveurs de poisons tombent au-dessous d'elle, perdent les qualités de l'homme, la lucidité de l'esprit, l'énergie continue du vouloir et, se rendant incapables des luttes pour la liberté, préparent leur propre asservissement.

## II

La réflexion sur le travail ne nous révèle pas seulement le sens de la tradition, elle nous apprend son rôle véritable. La tradition est pour un peuple ce que l'habitude est pour l'individu : elle empêche les perpétuels recommencements, elle fixe ce qui est acquis, elle assure le terrain consolidé, résistant qui fournit un point d'appui à l'élan qui porte en avant. Sous prétexte de ne rien laisser perdre de l'héritage du passé, nous n'arrêtons pas le libre mouvement de la vie. Le capital acquis ne peut être pour nous qu'un moyen d'action. Dans le travail, prenant conscience

de lui-même, de sa puissance et de sa dignité, il y a, à dire vrai, une conception nouvelle de la vie, de ses devoirs et de ses fins. Jusqu'ici les morales, j'entends les morales qui n'ont pas été seulement des systèmes réservés à quelques aristocrates de l'intelligence, les morales vécues, agissantes ont été des morales théologiques. Aujourd'hui — et c'est là quelque chose de nouveau dans le monde — de la conscience populaire sort une morale toute laïque, qui se crée spontanément et qui inspire nos jugements sur les hommes et sur les choses, avant d'être écrite, fixée dans des formules scolastiques.

Les morales théologiques nous enseignent que ce monde est radicalement mauvais, que la vie présente est une épreuve, une expiation, qui ne trouve son sens que dans une autre vie. Pour elle, le premier acte moral est une sorte de coup d'État de la volonté, une conversion, une mort à la chair, une renaissance dans la vie de l'esprit. La perfection est de se simplifier, en abolissant la multiplicité des penchants qui nous portent vers les choses sensibles et nous inclinent vers les créatures, en détournant la pensée des phénomènes sans nombre qui l'occupent, qui la dissipent, pour la concentrer tout entière dans la contemplation de l'absolu. Si les hommes une bonne fois prenaient au sérieux cette morale, s'ils l'acceptaient en toute sincérité, s'ils en pratiquaient les sublimes vertus, s'ils sortaient de la nature, ils seraient les derniers hommes vivants, car c'est par l'action des penchants naturels que de générations en générations se propagent et se transmettent la flamme de la vie et la lumière de la pensée. La nature reste le principe de l'action, la force vive, on ne risque rien à la condamner, parce qu'on ne réussit point à la supprimer, la morale

n'est que le frein qui en modère les emportements.

Tout autre est l'enseignement que nous recevons du travail, il nous rattache à la nature, qui n'est pas mauvaise puisqu'il nous appartient de la faire meilleure, il nous met en communion avec elle, il nous avertit que nous ne pouvons rien sans elle, que nous ne faisons rien que par elle ; il nous prescrit d'agir ici-bas, de chercher d'abord le bien prochain qu'il dépend de nous de réaliser ; il relève notre vie d'un jour en la reliant à toutes celles qu'elle continue et qu'elle précède. La morale religieuse nous prêche la résignation au mal présent, qui ne peut manquer d'être compensé, réparé, puisque le Bien est ce qui est, que tout en vient, que tout y retourne ; le travail nous apprend à ne compter que sur nous-mêmes, à prendre en mains nos affaires et à accomplir notre besogne là où il nous est donné d'agir, sûrs que cela du moins sera fait que nous aurons fait nous-mêmes. Le travailleur, qui cherche sa sagesse dans la grande leçon du travail, ne se jette pas d'abord sur les portes qu'il nous est interdit d'ouvrir, il ne se préoccupe pas d'abord de théologie, de métaphysique, il ne s'attarde pas à pénétrer les desseins de Dieu, il prend les choses comme elles sont, et il se met à la tâche limitée, définie qui répond à ses besoins et à ses forces. Sa science n'est pas la science des anges, la contemplation de l'absolu, elle est une science relative, active, qui porte sur les phénomènes, lui en découvre les rapports et lui permet de compter sur les effets quand il a posé les causes. La nature n'est pour lui ni bonne ni mauvaise, elle est le point d'application de son effort, la matière sur laquelle il agit ; au lieu de la maudire, il s'efforce de la comprendre pour la transformer. Il ne songe pas à s'en libérer d'un seul coup,

à supprimer en lui-même la diversité des penchants, en dehors de lui la multiplicité des phénomènes avec l'espoir de trouver la béatitude dans ce suicide partiel, la plus haute sagesse dans cet aveuglement volontaire à tout ce qui peut donner un objet à la pensée. Il consent à la vie présente, il obéit à ses lois, il voit la perfection non dans la simplification, mais dans l'harmonie. La nature lui offre des éléments multiples, il les accepte, mais pour y mettre un ordre qui lui en donne la possession et l'enrichisse de leur multiplicité même. Il ne voit pas l'idéal de la vie dans son appauvrissement. Au lieu de détruire les divers penchants qui tour à tour le sollicitent, il les équilibre ; au lieu de sortir de la société des hommes, il se donne pour tâche d'organiser les intérêts, de réconcilier les volontés, de créer l'ordre par la justice dans la cité et par la paix entre les peuples.

Nous unissant à la nature et à nos semblables, la morale du travail nous interdit de nous enfermer dans la recherche exclusive de notre salut individuel, de désertir la société des hommes, sous prétexte d'être tout à Dieu et d'anticiper dès ici-bas les pures joies de la vie contemplative. Comme il nous apprend notre solidarité avec le passé, avec tous ceux qui avant nous et pour nous en un sens ont vécu, souffert, peiné sur cette terre, le travail nous apprend que nous sommes solidaires des hommes avec qui nous vivons en société. Ainsi s'éveillent en nous la conscience et la volonté de la justice fraternelle qui doit régner entre tous les compagnons du grand atelier humain. La vieille charité dès lors ne nous suffit plus. Certes, toujours la bienveillance et la bienfaisance seront nécessaires dans les relations des individus, mais, loin de dispenser de la justice, elles la supposent et, si elles sont

sincères, elles en doivent rendre l'exigence plus impérieuse. Nous n'aimons pas uniquement nos semblables en Dieu, pour lui complaire et pour gagner ses faveurs, nous savons que nous avons une dette envers tous, et que, participant à la même vie, travaillant à la même œuvre, nous dépendons de ce qu'ils sont, que nous nous abaissons quand ils s'abaissent, que nous ne nous élevons qu'à la condition qu'ils montent avec nous. Nous nous refusons à diviniser la lutte pour la vie, l'inégalité et l'iniquité naturelles, à les proclamer d'institution providentielle : nous les constatons comme des faits; à ce titre nous en tenons compte, mais nous n'y voyons que la résultante d'un ensemble de circonstances qu'il nous appartient de connaître et de définir pour les modifier. La charité se résigne à ce qui est comme à la volonté divine sans laquelle rien n'arrive en ce monde; elle se soumet aux puissances, elle prend la société telle qu'elle est, elle accepte la misère, l'ignorance, le chômage, toutes les causes de déchéance, et très sincèrement elle s'efforce de pallier le mal, d'y trouver des remèdes, ingénieuse à multiplier ses œuvres, à varier les formes du dévouement; médecine tout empirique qui s'attaque aux symptômes et qui s'étonne de son impuissance, quand, tout occupée de combattre les effets, elle ne songe point à supprimer les causes qui sans cesse les reproduisent.

Sans doute les docteurs de l'Église nous déclarent qu'il ne faut pas attacher tant d'importance à l'inégalité des conditions sociales, que Dieu, par une sorte d'harmonie préétablie, a fait des riches et des pauvres pour que leurs vertus se répondent et se complètent, que la résignation des uns appelle la pitié des autres, et que, ce qui seul vraiment importe, chacun fait

son salut en pratiquant les vertus de sa condition. Mais en vérité la partie n'est point égale; il faudrait tout au moins que chacun tour à tour passât par chaque condition et dans l'une se souvînt de l'autre. A voir l'empressement de tous à affronter le danger des richesses et à briguer l'exercice de la charité, on soupçonne quelque hypocrisie : ces riches dévots qui, à chaque nouveau million, dansent devant le coffre-fort, comme David jadis dansait devant l'arche sainte, montrent assez ce qu'ils adorent et que, selon le mot de Jésus, là où est leur trésor, là est leur cœur. Le travail nous impose d'autres devoirs et une autre méthode d'action : il nous apprend à nous attaquer aux causes si nous voulons supprimer les effets. Les faits pour nous ne sont pas divins, ils sont nécessaires, en ce sens qu'ils sont déterminés, mais la science de ce déterminisme nous confère le pouvoir de le modifier. Les lois connues deviennent des moyens d'action, la science se continue par l'industrie. Il en est des lois économiques comme des autres lois de la nature, nous les étudions non pour nous y asservir, mais pour les faire concourir à nos desseins. Notre dessein est ici la justice, notre méthode reste celle qui nous a donné l'empire sur la nature : savoir pour prévoir et pour pouvoir.

### III

La leçon que nous recevons incessamment du travail, en qui nous mettons notre confiance, nous libère des chimères dangereuses, comme elle calme les impatiences légitimes. Certes, je n'ignore pas que ceux qui ne souffrent point du mal, que plus encore eux qui en profitent, ne sont point pressés de le voir

finir. Mais nous ne sommes pas des enfants qui demandent qu'on apaise leurs larmes avec des chansons, nous sommes des hommes réfléchis, conséquents avec eux-mêmes, qui veulent guérir le mal et non s'en distraire. Si nous refusons de fonder notre vie pratique sur les rêves d'autrefois, c'est qu'en même temps que notre souffrance, ces rêves endorment notre énergie. On n'élève pas un édifice sur les nuées qui passent tour à tour brillantes et assombries. Je ne crois pas aux bienfaits de la chimère : elle substitue un aveuglement inconscient ou volontaire à la connaissance du réel, point de départ de toute action primitive ; elle supprime l'effort, puisqu'elle promet tout sans rien demander en échange ; tandis qu'elle amuse l'esprit, elle laisse passer l'heure qui aurait pu être remplie par une œuvre possible et féconde.

Mais prenons garde de ne faire que transposer en des formules nouvelles les vieux dogmes dont nous nous croyons émancipés, ne nous imaginons pas que nous sommes entrés dans une voie nouvelle parce que nous avons débaptisé celle que nous suivons depuis des siècles. La superstition de nos pères nous obsède : à force d'avoir été plié en ce sens, l'esprit s'y plie de lui-même ; nous avons tant compté sur les dieux que nous ne savons plus compter sur nous-mêmes. La superstition ne consiste pas essentiellement à suivre une procession ou à brûler un cierge, elle consiste à demander à une puissance étrangère ou à attendre d'elle ce qu'on ne se sent pas le courage ou la force de faire soi-même. Le Dieu personnel, fait à l'image de l'homme, ne nous ayant pas donné satisfaction, comme le sauvage brise son fétiche, nous le plantons là ; nous nous faisons un Dieu tout neuf, nous le voulons aveugle, sans intelligence, sans liberté,

ne pouvant aller que là où nous désirons qu'il aille. La vieille Providence devient la jeune Évolution, et sûrs désormais que ce qui est nécessaire ne peut manquer d'arriver, nous attendons que la nature, en vertu de ses seules lois, fasse demain pour nous ce qu'elle n'a pas fait hier et que fatalement elle produise enfin le bonheur de l'homme.

Comme nous avons déguisé la Providence, nous déguisons le miracle, nous le laïcisons, nous l'appelons la révolution, et nous imaginons un coup de théâtre ou un coup d'état, qui, dans une splendeur d'apothéose, soudain nous découvrira faite sans nous, faite pour nous, la société meilleure. Nous ne regardons plus vers le ciel si le Messie arrive sur les nuées dans le fracas de la trompette des anges, mais les yeux écarquillés, sur la route qui poudroie, nous cherchons le nuage de poussière dorée dans lequel vont arriver, portées sur les chevaux légendaires, la justice et la fraternité. Avez-vous remarqué combien il est facile de prédire ce qui se passera dans mille ans et que nous restons muets si l'on nous interroge sur ce qui se passera dans six mois, et cependant ce qui se passera dans mille ans dépend de ce qui se passera dans un an, et ce qui se passera dans un an dépend de ce qui se passera dans six mois. Que tout soit déterminé, ou qu'il nous appartienne de modifier librement le cours des choses, il n'importe : l'avenir n'a dit à personne son secret, et dans cette ignorance, sans nous attarder aux problèmes insolubles, il nous reste, fidèles à la philosophie du travail, qui est la vraie philosophie du prolétariat, de nous mettre à l'œuvre et de le faire.

Sans doute, quand on veut une réforme, ce qu'on aperçoit d'abord, c'est ce qui, dans la réalité, dans les



lois, dans les institutions, dans les mœurs s'y oppose. Voyant l'obstacle, ne voyant que lui, on s'excite à le renverser, et l'on imagine que, l'obstacle par terre, on n'aura plus qu'à s'essuyer le front, à se croiser les bras et à recueillir les bénéfices de ce vigoureux coup d'épaulé. La vérité est que ce qui en un sens est obstacle, d'un autre biais est une œuvre positive qui, comme toute œuvre humaine, est un mélange de bien et de mal ; cet obstacle, qui obstrue la route, est une construction parfois savante, qui s'est élevée peu à peu au cours des âges, il est ce qui plus ou moins mal abrita l'homme et longtemps le protégea contre ses propres violences. Tous les ouvriers savent d'expérience — et c'est encore une leçon du travail — qu'il est assez facile, sinon toujours sans danger, de jeter bas un vieil édifice ; reconstruire est une œuvre de plus longue haleine et qui veut d'autres soins. Il faut un plan et que ce plan soit en rapport avec la nature du sol, avec les matériaux, surtout qu'il n'aille pas contre les lois de la pesanteur, sous peine que tout ne s'écroule sur la tête des imprudents qui ont oublié qu'une idée humaine ne s'exprime dans les phénomènes qu'à la condition de se conformer à leurs lois. Que le travail nous apprenne à ne mettre notre confiance ni dans le hasard, ni dans la fatalité, ni dans la violence, mais bien dans l'intelligence qui voit et prévoit, et dans la volonté qui exécute. L'avenir est incertain, nous sommes assurés du moins que demain il y aura quelque chose, ce que nous aurons fait aujourd'hui.

Pour remplir les destinées nouvelles, pour être ce qu'il veut et ce qu'il doit être, il ne faut pas que le prolétariat soit la foule avec sa psychologie spéciale de violence et d'aveuglement, sa contagion des pas-

sions brutales, sa force pour détruire, son impuissance à rien édifier. Il faut qu'il apporte dans son action politique et sociale les hautes vertus qu'enseigne le travail, le sang-froid, la persévérance, l'accord des moyens et des fins, la discipline volontaire, la solidarité. Nous ne rêvons pas un cataclysme, un jaillissement de lave et de flammes qui, avec la stupidité des éléments déchaînés, en un instant anéantisse les résultats du labeur humain ; nous voulons, reprenant ce labeur au point où nos pères l'ont laissé, sans respect superstitieux pour le passé comme sans ingratitude, réaliser plus de justice et plus de vérité dans une forme supérieure de la civilisation et de la vie. Les paroles sans les actes ne sont qu'un peu de bruit qui s'évanouit dans l'air ; commencer est une grande chose, une œuvre commencée est une œuvre à demi-faite, il faut commencer aujourd'hui ce qu'on veut continuer demain. Commençons : que le peuple s'organise, que dans les syndicats, dans les coopératives, dans tous les groupements qui, ramassant ses forces dispersées, leur imprimeront une direction commune et les porteront en avant d'un mouvement irrésistible, chacun fasse sa propre éducation et prenne avec le sentiment de sa dignité personnelle, la conscience de sa responsabilité envers tous. Faisons dans l'action positive l'apprentissage des vertus qui justifieront nos ambitions, en assurant ce concours des intelligences et ce concert des volontés, sans lesquels ne se fait rien de durable ou de grand. On ne détruit vraiment que ce qu'on remplace ; la seule manière de détruire, c'est d'agir, de faire, de créer du nouveau, il n'en est pas d'autre qui soit définitive et qui ne se termine par quelque restauration. Dans la grande forêt, alors que déjà tout annonce le

printemps : l'air plus doux, les herbes qui verdoient, les fleurs qui s'aventurent, l'hiver semble régner encore ; les feuilles brûlées, roussies par le gel s'attachent aux branches des hêtres et des chênes, mais à l'aisselle même des feuilles mortes sont plantés les bourgeons qui, grossis de sève, éclateront demain et par leur poussée détacheront enfin ces organes flétris, rien qu'en se déployant, rien qu'en vivant, rien qu'en faisant ce que depuis longtemps ils ne font plus.

#### IV

Cette morale du travail n'est-elle pas une morale bien humble, bien populaire ? Et sur quoi se fonde-t-elle ? qu'est-ce qui la garantit ? qu'est-ce qui lui confère l'autorité qu'implique l'obéissance ? De quel droit dites-vous aux hommes qu'ils sont des frères, de quel droit leur demandez-vous de se traiter comme tels et de s'aimer, si vous n'admettez pas leur filiation divine, le Dieu père qui les a créés, à la lettre animés de son souffle, et dont la paternité céleste fait l'unité réelle de la grande famille humaine ? Comme nous nous refusons à toute fiction et à tout mensonge, comme nous sommes convaincus qu'il ne sert à rien de se tromper volontairement soi-même, parce que cette erreur ne change pas ce qui est, nous ne disons pas aux hommes qu'ils sont frères, nous leur disons qu'ils doivent le devenir.

Voici bientôt deux mille ans que les prêtres chrétiens proclament que les hommes sont frères, et voici tantôt deux mille ans qu'ils bénissent les arcs et les piques, les fusils, les canons et les cuirassés, tous les instruments du meurtre, deux mille ans que par leurs hymnes et leurs cantiques ils font remonter à l'étrange

père céleste, décoré pour la circonstance du titre de Dieu des armées, la responsabilité de tous les attentats, de tous les crimes de la force triomphante! Quelle horrible famille que cette famille humaine, où les frères ne se lassent pas de s'égorger, où le père conspire avec ses enfants l'assassinat de ses enfants et se plaît à diriger leurs coups. A ceux qui m'accuseraient de déclamer je réponds que je me borne à constater des faits irrécusables. Et, sans parler de la guerre, ne vous êtes-vous jamais étonnés de voir combien nous sommes peu exigeants pour nos frères authentiques, fils d'un même père et de quel père! Avec quelle facilité nous nous résignons pour eux à la faim, au dénuement, aux taudis humides et noirs, à cette misère qui dépasse le courage et finit à la déchéance physique et morale dont volontiers nous faisons un crime à ses victimes. Je ne sais si en fait, par notre origine, nous sommes à la lettre les enfants d'un même père, les membres d'une seule et même famille, mais tout dans notre conduite prouve le contraire, et j'aime mieux, pour notre honneur, croire qu'il n'en est rien.

Livrée à toutes les formes de la concurrence et de la guerre, divisée en peuples ennemis, au sein d'un même peuple en classes hostiles et comme étrangères, l'humanité n'existe pas, nous nous donnons pour tâche de la créer. Et qui nous autorise à de telles ambitions? Nous nous y autorisons nous-mêmes. Notre morale résume l'expérience humaine et répond aux exigences de la raison; elle ne cherche point ailleurs le principe de son autorité, elle se vérifiera en conquérant les intelligences et les volontés. Nous savons que nous pouvons exercer un véritable empire sur la nature, que nos idées ne sont pas des abstractions mortes, que, vivifiées par le sentiment, elles sont des

forces et se continuent par l'action qui contraint les faits à les exprimer, si par la science des lois nous savons dans le présent poser les conditions de l'avenir. Nous jugeons plus conforme à notre véritable intérêt, à notre raison, aux lois de la vie qui ne progresse que par l'harmonie des éléments multiples qu'elle enveloppe, de substituer à la loi bestiale de la « guerre de tous contre tous » la loi humaine d'un accord des volontés dans leur mutuel respect. La justice et la fraternité, que la justice seule rend réelle, si déjà en un sens elle la suppose, nous paraissent les biens suprêmes qui seuls nous achèveraient, nous donneraient l'être véritable en nous mettant en paix avec nous-mêmes et avec les autres.

Mais les chercheurs d'absolu trouvent cette morale tout humaine, toute relative, bien humble, bien terre à terre : au lieu d'opposer fièrement l'esprit à la nature, elle l'unit à elle ; au lieu de le diviniser, elle le réduit à n'être que la conscience qu'au terme de son effort cette nature prend d'elle-même pour continuer son éternel labeur. L'homme n'est plus un exilé du ciel qui reste le favori de Dieu, il n'est qu'un ouvrier par essence et par destination. On sait assez où nous ont conduits ces prétentions superbes ; nous renonçons à cette noblesse transcendante, à cette fortune imaginaire, il nous suffira d'être des hommes. Nous n'apportons pas le repos, nous apportons le travail. Manquant de renseignements précis sur le paradis et sur ses joies éternelles, nous voulons faire la terre plus habitable et la société meilleure. Nous nous donnons pour tâche de réaliser la justice et la paix dans les rapports des hommes, la besogne ne nous manquera pas. Il paraît que cet idéal n'est point si méprisable qu'on affecte de le croire, puisque, après

avoir dénoncé sa platitude, on le traite de chimère et d'utopie.

Mais enfin, dira-t-on, supposez accompli le miracle que rêvent les simples, supposez la société transformée par un bon génie, l'idéal de la justice humaine réalisé sur la terre, pensez-vous que seront satisfaites toutes les exigences de l'esprit, et que de ce monde meilleur comme du nôtre ne surgira pas l'angoisse qui tourmente les âmes. Je réponds que pour nous le travail n'est pas une malédiction, qu'il est une sauvegarde, une dignité, qu'il donne à la vie son sens, que nous n'avons pas à prévoir le jour où il nous manquera, que toujours nous aurons quelque conquête à faire sur les choses et sur nous-mêmes. On insistera : vous pouvez inventer, travailler, supprimer les causes de tous les maux qui ne sont pas nécessaires, votre science et votre puissance viendront battre vainement les douleurs qui naissent de notre nature même, vieillesse, maladie, mort, perte de ceux que nous aimons, et se briser contre elles, et des âmes blessées renaîtront les croyances qui seules demain comme hier apaiseront les souffrances pour lesquelles l'homme n'a pas de remèdes. Nous ne sommes pas des sectaires, nous ne proscrivons aucune croyance, nous n'interdisons à personne de chercher ses consolations où il les trouve. Mais nous ne nous lasserons pas de dénoncer le mensonge d'un dogmatisme qui, renversant l'ordre des certitudes, prétend fonder la vie pratique sur l'inconnu, sur l'inconnaissable, et, détournant l'homme de sa vraie tâche, à l'effort vers la justice humaine substitue l'attente de la justice divine. La relativité de notre connaissance qui ne porte que sur les phénomènes et sur leurs lois, n'autorise aucune affirmation sur l'absolu. Il faut maintenir ce qui

ne peut plus être nié, ce que les contradictions des métaphysiques et des théologies suffiraient à établir, que les vérités transcendantes, existence de Dieu, immortalité de l'âme, ne sont ni des vérités intuitives, ni des vérités démontrées, qu'elles sont, par suite, de simples hypothèses, j'ajoute des hypothèses qui, en répondant pas aux conditions des hypothèses scientifiques, puisque les faits ne les vérifient pas, laissent toujours place à un doute légitime.

Si on invoque notre besoin de croire et d'espérer, si on fait appel aux désirs de notre sensibilité, si on nous montre que l'esprit lui-même tend d'un irrésistible mouvement vers la souveraineté de la justice et du bien, je l'accorde; mais qu'est-ce qui prouve que notre intelligence et notre sensibilité ne sont pas des faits purement humains, qu'elles sont comme déjà présentes à la nature qui dans notre pensée apprend et reconnaît enfin ce qu'elle poursuivait obscurément. Seule l'action peut nous donner un commencement de preuve, seule la justice que nous réalisons dans les rapports des hommes nous autorise à espérer que la raison n'est point étrangère à la nature, puisqu'elle pénètre ses phénomènes, puisqu'elle y apparaît et s'y manifeste. Loin que la morale désormais puisse se fonder sur la religion, les hautes espérances religieuses ne peuvent se maintenir, se confirmer que par l'action morale. Ne nous laissons pas d'inquiéter ceux qui, par intérêt ou par paresse, par lassitude ou par lâcheté, sont tentés de livrer la vie présente, d'en faire bon marché, ne nous laissons pas de dire que les échecs de la justice, les défaites de l'idéal, les triomphes de la force, loin de nous assurer du règne futur de la justice, ne peuvent que nous en faire désespérer. Que ceux qui ne se résignent pas au

mystère, que ceux qui ont besoin d'être rassurés sur l'issue de cette bataille, dont ils ne connaissent que l'épisode insignifiant auquel ils sont mêlés, se donnent à eux-mêmes, par la volonté et par la réalisation partielle de la justice, les raisons de croire et d'espérer que la nature leur refuse. Commençons ce qui doit être : ce n'est pas au matin, quand toute la besogne est à faire, que le laboureur s'attarde ; c'est le soir seulement, la journée finie, que sur le banc de pierre, à la porte de la chaumière, il s'assied et que, suivant du regard la lune qui lentement monte dans le fourmillement des étoiles, il évoque les bons et les mauvais jours, et sûr de ce qu'il a fait, confiant dans le concours du ciel et de la terre, il voit onduler les moissons futures et donne à l'avenir la forme de son rêve.

## V

Ainsi le prolétariat apporte au monde autre chose que la guerre de classes ; toute guerre est négation, destruction, perte de forces vives ; la guerre n'a pas sa fin en elle-même, si ce n'est pour ceux qui en vivent et se soucient peu que les autres en meurent. Le prolétariat apporte au monde la grande leçon du travail, et ce n'est rien moins qu'une idée nouvelle de la vie et de nos destinées : sa cause, par là, s'universalise, se relie au progrès de l'humanité et au lent effort par lequel elle tend à prendre le gouvernement de la planète en se réalisant elle-même. Ne laissons pas dire que le peuple n'a que la philosophie du ventre, il a la philosophie du travail, et par là il est le représentant de l'idée en marche. On veut que les intérêts mènent le monde ; certes il est nécessaire que les idées



soient liées à des intérêts, pour qu'elles ne restent pas à l'état de pures abstractions, pour qu'elles deviennent des idées-forces, des idées agissantes par les passions mêmes qu'elles suscitent. Mais il n'est pas moins nécessaire que les intérêts se relèvent par les idées qui les légitiment et rallient à leur défense ceux qui doivent au privilège même plus de force et d'intelligence pour le combattre.

Cette philosophie du travail est quelque chose de nouveau qui répond aux conditions nouvelles que font à l'homme sa science et sa puissance. Elle n'humilie pas la vie présente, elle l'ennoblit par les fins supérieures qu'elle lui donne ; elle ne remet pas la justice à un autre monde, elle impose à l'homme la tâche de la réaliser sur la terre ; elle ne se console pas du mal par l'espérance du bien qu'un Dieu tout-puissant se charge de réaliser pour nous, elle nous confie à nous-mêmes et elle exige que nous fassions vaillamment tout ce qu'il dépend de nous de faire. Pour reprendre une expression fameuse, cet idéal ne va à rien moins qu'à un « renversement des valeurs », je veux dire des principes qui président aux jugements que nous portons sur les actes et sur les hommes : il déprécie la violence, la force brutale, la guerre, la gloire des conquérants, toutes les grandeurs qui n'élèvent qu'au-dessus de la bassesse et de l'imbécillité ; il mesure l'admiration qu'un homme inspire non pas à ce qu'il détruit de l'œuvre de tous, mais à ce qu'il y ajoute ; il refuse de voir dans la possession de la richesse une valeur morale qui confère tous les droits ; contre le préjugé qui fait du travail une tare, une humiliation, quelque chose de servile, il en fait le principe même de la dignité humaine. La civilisation n'est plus conçue comme s'achetant au prix de la ser-

vitude, de l'ignorance, de la misère de la grande masse humaine, qui seules permettraient l'épanouissement en quelques privilégiés de la science, de l'art, de la haute moralité ; elle est conçue comme un bien humain, dû au labeur de tous, à des millions d'efforts concertés qui s'appellent et se glorifient l'un l'autre, comme un bien dont le caractère même est de se partager sans s'amoindrir, et auquel tous, à des degrés divers, doivent participer.

La tâche de travailler à la justice et à la paix entre les hommes nous paraît assez grande, assez difficile pour donner un sens à la vie présente. Mais nous ne renions aucune des libertés de l'esprit, nous laissons le champ ouvert à toutes les croyances, à toutes les espérances. En permettant à chacun de poursuivre à sa guise et librement son rêve d'au delà, nous demandons seulement que tous d'abord fassent leur besogne et trouvent une première satisfaction dans la conscience de la bien faire. J'ajoute que dans notre impuissance à connaître l'absolu, l'action seule peut donner un commencement de preuve à nos hypothèses sur l'au delà : seul le triomphe partiel de l'esprit par le règne du bien sur la terre nous autorise à rêver son triomphe total, à espérer un accord profond entre les lois dernières de la nature et les exigences de notre pensée, à nous confier à ce sentiment de joie, de sérénité, de haute allégresse, dans lequel meurent ceux qui, à la façon de Socrate, sacrifient leur vie à la justice et à la vérité, comme si la récompense de ce sacrifice était la révélation de leur réalité souveraine.

GABRIEL SÉAILLES.

---

## Compte rendu des Conférences

*Désormais nous publierons les comptes rendus de la plupart des conférences faites à la Coopération des Idées. Ils seront rédigés par les conférenciers eux-mêmes, qui préciseront ainsi en quelques lignes l'essentiel de leur pensée. Ce sera pour leurs auditeurs des documents précieux à consulter. Mais nous avons surtout pensé aux camarades absents, aux lecteurs lointains. Ils suivront ainsi nos travaux, participeront à notre effort; notre solidarité s'accroîtra encore par cette véritable et féconde coopération des idées.*

---

## Le Louvre payant

---

On lit, dans *la Revue hebdomadaire* du 28 novembre, p. 426 : « Nous avons ouï dire qu'à Paris il avait été fondé DES SORTES d'universités populaires et que dans nombre de salles on commentait aux ouvriers *le Banquet* de Platon et *les Sept Lampes* de Ruskin ! — Pauvres diables ! comme alors on excuse chez eux certains mouvements d'humeur et même parfois de révolte ! — Ce n'est pas tout, on organise des caravanes, d'immenses caravanes d'ouvriers qu'on dirige sur le Louvre. Les malheureux !

« Nous nous demandons quels sont ces gens capables d'entreprendre une tâche à la fois si formidable et si délicate. Le premier tort de ces braves gens est d'enseigner ce qu'ils ont toujours été incapables de pratiquer eux-mêmes, et le second d'imaginer que *l'art véritable est destiné à être compris de tout le monde*. Quoi qu'on fasse, la faculté de sentir parfaitement les belles œuvres, le don de goûter, le bon

goût ne sera jamais l'apanage que d'un PETIT, TRÈS PETIT NOMBRE.

« Le sens artistique du peuple s'est, paraît-il, depuis vingt ans, merveilleusement affiné. D'aucuns nous certifient qu'il est en voie d'admirer la victoire de Samothrace et les tableaux du Vinci. Nous voudrions y croire, mais pastrop. Mon Dieu ! le peuple va au Louvre parce qu'il n'y a plus de place au café-concert, parce qu'il pleut... Croyez-vous que les ouvriers comprennent grand'chose aux représentations classiques et se divertissent très fort à écouter les plaintes de Chimène et les déclamations du vieil Horace ? »

Avant de commenter ce document, il faut dire qu'il émane de M. Kaempfen, directeur des Musées nationaux et donner sa conclusion :

« Le peuple se compose d'ouvriers, son éducation se fait donc exclusivement le dimanche. Accordons le jeudi pour les élèves des lycées, le reste du temps *chaque visiteur payera cinquante centimes*. Quant aux indigents qui viennent dormir, à *l'ombre des antiques* (!), ce n'est point un asile de jour ! L'important est d'*enrichir* le Louvre. »

*Enrichir le Louvre*, cela veut dire : que les marchands de la rue Laffitte ont à la fois de vieux tableaux dont aucun musée d'Europe ne veut et de jeunes tableaux à faire monter. Une affaire de plusieurs millions, un trust a été préparé par la maison Durand-Ruel. Il s'agit bien moins de vendre cinquante mille un tableau de cinq cents que de pouvoir prouver aux Américains que *le Louvre achète telle signature*.

Ce qui rend la tentative des conservateurs du Louvre si redoutable, je le répète, ce sont les intérêts énormes qui sont en jeu. L'emploi du mot *million*

n'est pas une façon de dire ; réellement, *le Louvre payant* et dès lors *achetant rue Laffitte* représente la très forte somme pour beaucoup d'intermédiaires et un surcroît de fortune pour de riches agioteurs. Lorsqu'une question entraîne avec elle un tel mouvement d'argent, on doit avertir l'opinion ; seule elle peut barrer la route aux avides.

Quelques considérations d'ordre sentimental s'ajoutent aux intérêts du trust. Le défilé goguenard de la foule devant la tiare a exaspéré M. Kaempfen.

Le bourgeois qui n'était venu au Louvre que pour y conduire des parents de province, avant le don Tomy Thierry, enrage de penser que son menuisier, son plombier osent se hausser jusqu'aux chefs-d'œuvre. Que devient la fameuse épithète de « classe dirigeante » ?

Quoique le manifeste de M. Kaempfen n'ait pas besoin d'être discuté, et qu'on désire ce Suisse, ex-rédacteur de la *Gazette des tribunaux*, de comprendre un seul mot de Platon et de Ruskin, il est peut-être intéressant de hausser le débat et de montrer historiquement que tout au contraire de l'opinion des fonctionnaires l'art est *destiné à tous*. Je crois l'avoir démontré et on me permettra de me citer moi-même (*Revue bleue*, 5 décembre 1903).

« Ruskin sera immortel pour avoir osé dire que le Beau appartient au domaine *sensible*. L'esthète anglais formula une vérité riche de conséquences, devant un public sérieux, sinon docile ; il parla d'une religion de la Beauté, conviant le peuple à des joies nouvelles, à des consolations inconnues encore, au moment même où le clergé catholique laissait la foule sortir de son giron.

Historiquement, le vieux pignon, la curieuse fon-

taine, le pan de mur romain ne signifient vraiment rien : ils ne valent que par leur beauté. Le jour où il existerait, en France, une rubrique des *monuments esthétiques*, la civilisation aurait fait un pas immense. L'idée d'histoire évoque des études longues et difficiles, impossibles à la masse ; or, l'œuvre d'art a été faite pour les ignares, les illettrés, les simples et les pauvres, pour ceux qui n'ont pas le livre.

Il faut bien le dire, au risque de décourager des êtres sympathiques : la lecture désordonnée de Michelet ou de Nietzsche ne produira pas le sens historique ou philosophique ; et sans loisir, personne ne parvient à la haute culture. Il en est autrement pour l'esthétique : là, se dévoile *la supériorité populaire* ; là, *l'ingénuité, plus voisine du génie que le pédantisme*, a ses Parsifals qui comprennent par compassion, selon l'étymologie du mot : ils vibrent devant le chef-d'œuvre. Cette vibration est toute l'esthétique.

L'ouvrier se trouve dans une condition précieuse pour la sensation d'art, il ne sait rien, ni de l'artiste, ni du modèle, ni de l'époque ; ou du moins ses notions vagues permettent à l'œuvre d'agir comme une apparition et de lui mettre sur le cœur son poids de mystère ! Les prêtres, qui n'entendent plus l'âme populaire, se figurent que l'*Antiope* du Corrège agit comme nudité, et la maîtresse du Titien, sexuellement ! Erreur, les tableaux de la Renaissance, le *Parnasse* de Mantegna ou la *Vierge de François I<sup>er</sup>*, produisent uniformément un effet religieux sur l'ingénu. Le simple n'est pas polisson et la *Kermesse* de Rubens l'assomme.

Que la Sainte-Chapelle ait été conçue par Pierre de Montereau sous Saint-Louis, ou non, son effet de bijou architectonique dépend-il de sa date ? Qui est

*l'Homme au gant* ? Si on ignorait le nom du peintre, l'œuvre serait-elle moins admirable ? Comprendre, prétention toute moderne et absurde. L'esthétique *sent*. Oh ! je me figure l'ennui des privilégiés, des docteurs, à cet élargissement de la symbolique salle du Conservatoire. La Beauté échappant aux professeurs et, nue de commentaires, se donnant, en une promiscuité sublime, à qui la désire, comme la Divinité ! Voilà cependant le cours de l'évolution : et les gens de bonne volonté y aideront tous, pour le perfectionnement humain. Le moyen âge appelait les sculptures de ses porches, et les peintures de ses vitraux, la Bible du peuple ! Mon Dieu ! qu'on reprendrait sans le respect humain, le mot de Labruyère, et qu'entre le prosne du curé et la statuette médiévale, on dirait aussi : « je suis peuple ». Sans érudition, sans instruction même, on peut sentir la beauté. Les formes et les sons composent la langue universelle, que tout homme entend par le seul fait qu'il est homme.

Le goût lui-même n'est qu'une habitude de sensibilité qui se réjouit devant la sublimité et souffre, s'effare et fuit en présence de la laideur.

Celui qui porte, sur sa feuille militaire, la mention *ne sait ni lire, ni écrire*, peut devenir un esthète : car les tours de Notre-Dame, les chœurs de la Neuvième et les nymphes de Goujon, n'ont rien à faire avec l'imprimerie. Il résulte de cet aperçu que l'esthétique représente la moitié au moins du génie de l'espèce, qu'on aborde son domaine sans étude préalable et qu'elle complète, éclaire et vivifie les belles-lettres, depuis la théologie et l'histoire, jusqu'au poème et au roman.

Dégagée de l'appareil pédantesque, elle met

l'homme ingénu en contact avec les plus radieuses créations, et rétablit l'avantage en faveur de l'inspiration, sacrifiée jusqu'ici à l'exercice de la mémoire.

La langue des formes constitue la communion des âmes : c'est vraiment d'elle que parle la Genèse en disant : « Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. » L'enseignement supérieur cherche en vain à se passer d'esthétique. Quant à la multitude des travailleurs manuels, qui mourra fatalement sans avoir lu Hésiode et Pindare, ni compris Dante ou Goethe, elle peut du moins sentir Phidias et Praxitèle, et regarder l'enfer et le paradis du parvis et de la fresque. La vérité sert d'enseigne aux marchands d'orviétan, la justice ne vaut souvent qu'en manière de convention nécessaire ; seule la beauté ne trompe pas ; elle a le soleil pour sublime témoin.

Voilà pourquoi l'esthétique fera, un jour, partie intégrante de l'enseignement à tous les degrés, et même tiendra lieu de tout enseignement, comme on l'a vu dans l'antiquité et au moyen âge. Voilà pourquoi le Louvre ne peut être payant !

PÉLADAN.

## Rapports des morales avec les systèmes philosophiques et religieux

On peut concevoir de trois façons différentes les rapports de la morale avec la métaphysique, la cosmologie ou la théologie.

Le plus souvent, on fait de la morale une conséquence de la métaphysique une métaphysique en action. — Kant renverse le rapport et fait de la métaphysique une nécessité et un postulat de la morale.—



On peut enfin considérer la morale et la métaphysique comme indépendantes l'une de l'autre.

Théoriquement, les deux premières conceptions expriment une opinion métaphysique probable; elles signifient que tout se tient et qu'il y a entre l'homme et l'univers des rapports étroits. Pratiquement, elles sont mauvaises.

Construire la morale sur la métaphysique, c'est appuyer le certain sur l'incertain, le besoin précis et continu sur la fantaisie changeante et arbitraire. C'est modeler la vie sur le rêve et transformer la conduite humaine en un somnambulisme moral. C'est vouloir ordonner et maçonner les pierres de l'abri indispensable sur la vague et flottante réalité du nuage.

La conception de Kant, — puisqu'elle se donne comme autre chose qu'une méthode de rêve, puisqu'elle se croit un moyen de certitude, — est une naïveté presque immorale. Elle affirme mes désirs et mes espérances comme des réalités; elle me projette dans l'infini et n'y voit plus que moi: elle modèle anthropomorphiquement le mystère. Sur le roc inébranlé, elle croit construire avec les nuages et elle affirme que la maison rêvée a la solidité du roc lui-même.

La morale doit être indépendante de toute théologie et de toute cosmologie, de toute philosophie, de toute religion et de toute science. Sans doute, j'appartiens au monde et je suis soumis aux lois universelles. De même la matière vivante est de la matière qui obéit aux lois physiques et, par exemple, tous les vivants que je connais sont des corps pesants. Pourtant la vie est un phénomène original que les lois de la physique ne suffiraient pas à expliquer et la biologie a un domaine indépendant. La matière vivante, pour ne pas redevenir de la matière inerte, se défend contre

l'hostilité des forces physiques : si un rocher roule vers moi, je m'écarte de sa route. — De même la conscience et la volonté n'existent que chez les vivants, mais elles sont d'un autre ordre que la vie. Et non seulement l'être moral n'est pas expliqué tout entier par la biologie, mais la vie morale ne se crée et ne se conserve que par la lutte contre l'envahissement et l'exclusivisme des fatalités biologiques.

HAN RYNER.

## Les Livres qui font penser

**L'Empire des affaires**, par ANDREW CARNEGIE, traduit de l'anglais par ARTHUR MAILLET, préface de GABRIEL BONVALOT. Prix : 3 fr. 50. Ernest FLAMMARION, éditeur, 26, rue Racine.

Comment faire fortune ? n'est-ce pas l'interrogation journalière que tous se posent. Comment réussir dans les affaires ? n'est-ce pas la seule préoccupation de l'industriel et du commerçant ? Quelle éducation, quelles qualités mènent au succès ? n'est-ce pas là le problème difficile que cherchent à résoudre périodiquement, sans y parvenir, ceux qui assument la tâche de dresser les programmes d'études qui formeront les générations nouvelles ? Comment prévenir les conflits du capital et du travail ; quel est le rôle du riche, quel avenir le siècle qui vient réserve à l'Amérique et à la race anglo-saxonne ? autant de questions qui s'imposent aux méditations du moraliste, du sociologue, de l'homme d'État et qui sont traitées dans le livre de M. Carnegie. Nul ne pouvait le faire avec plus de compétence que celui qui, petit apprenti à 12 ans, gagnant 6 francs par semaine, emploie aujourd'hui 15.000 ouvriers, leur paie 250.000 francs de salaires journaliers et a consacré déjà plus de 470 millions en œuvres d'utilité sociale. Il peut donc parler d'industrie, d'acquisition de la richesse et de son usage ; c'est un milliardaire qui nous livre son secret : Écoutons-le.

Le plus riche héritage pour un jeune homme, nous dit-

il, c'est la pauvreté. Vous êtes pauvre, réjouissez-vous ! La pauvreté est la source de toutes les vertus. Sans elle que deviendrait notre espèce ? Heureux l'homme astreint dès son enfance à travailler dur et longtemps.

Ne vous attardez pas dans les écoles : l'enseignement des collèges est une mauvaise préparation aux affaires, « Que peut le jeune homme qui connaît le grec contre celui qui connaît la sténographie, la tenue des livres, la chimie ? La connaissance de la mécanique est plus utile que tout le savoir classique. »

Développez donc votre savoir technique, le patron est toujours à l'affût de cet article rare : l'habileté. Ne vous demandez pas : Que puis-je faire pour mon patron, mais que puis-je faire ? Faites votre devoir et même un peu plus, et sachez que cet « un peu plus » est de la plus haute importance. Ne buvez pas, ne spéculiez pas, n'endossez pas ; économisez de suite. Il y a un indice pour connaître le favori de la fortune : ses recettes excèdent toujours ses dépenses, l'abeille prédomine dans le futur millionnaire.

Ne dispersez pas votre plomb ; mettez tous vos œufs dans le même panier et surveillez ce panier ; nul ne peut vous enlever le succès que vous-même. Il y a toujours beaucoup de place au sommet ; visez donc au plus haut, soyez rois dans vos rêves !

Les fils d'associés, riches et bien apparentés, les diplômés ne sont pas à craindre. La statistique montre qu'en Amérique c'est l'employé pauvre, l'ouvrier qui, en fin de compte, dirigent toutes les branches d'affaires. Ils n'avaient pas de ceinture de sauvetage ; il leur a fallu nager ou couler, ce sont les triomphateurs, grâce à la pauvreté « qui conquiert tout ».

La richesse acquise, que faut-il en faire ? La richesse pour la richesse est un but indigne. Elle impose des devoirs d'une haute importance sociale. « Les hommes de génie qui préparent de nouvelles conditions de vie et les hommes d'argent qui accumulent les capitaux nécessaires aux grandes entreprises sont les inestimables pasteurs des peuples à l'heure où le vingtième siècle s'ouvre devant nous. » Et M. Carnegie qui cite ces paroles d'un auteur américain ajoute : « Les abeilles d'une ruche ne dé-

truisent pas les abeilles produisant le miel mais les frelons. Ce serait une grande faute pour la communauté de tuer les millionnaires, car ils sont les abeilles qui font le plus de miel et qui en fournissent le plus à la ruche, même après s'en être gorgés à satiété. »

Le devoir de l'homme riche est de contribuer au bien général de la communauté dans laquelle il vit. Il a reçu la protection de ses lois ; en justice, tout ce qui dépasse ses besoins appartient au pouvoir qui l'a protégé et lui a permis de remporter ses succès pécuniaires. Les millions laissés aux enfants sont une malédiction pour eux ; les distribuer à sa mort est moins nuisible, mais il n'y a nulle générosité à donner ce qu'on ne peut conserver. Pour faire un bien durable, le riche doit consacrer, sa vie durant, autant de soin à distribuer utilement l'excès de sa richesse qu'il en a consacré à l'acquérir.

C'est ce que fait M. Carnegie. Il a employé des sommes énormes à fonder des bibliothèques afin de mettre à la portée de tous les meilleurs éléments d'instruction et d'information. « J'affirme, dit-il, par ma propre expérience, qu'il n'y a nulle organisation humaine aussi puissante pour le bien, aucun avantage plus grand pour une société, que la mise à la portée de tous des trésors du monde emmagasinés dans les livres. » Toutes ses ressources sont consacrées à ces fondations ; c'est par exception et parce qu'il a toujours eu horreur de la guerre qu'il a donné 7 millions et demi pour construire le Palais de la Paix à La Haye. Le temps est proche, suivant lui, où l'homme qui laissera des millions entassés inutiles mourra déshonoré. M. Carnegie certainement évitera ce déshonneur et méritera le plus tard possible pour le bien de ses compatriotes, l'épithète qu'il voudrait voir graver sur la tombe de tout homme riche : « Il vécut sans ostentation et mourut pauvre. »

Ce philanthrope a la haine des privilèges héréditaires ; cette haine a failli faire de lui un anarchiste. Il avoue que l'idée lui est venue un instant, un rapide instant, que ce ne serait pas une œuvre désagréable pour lui que de tuer tous les rois héréditaires les uns après les autres. M. Carnegie reconnaît pour maître en philosophie Herbert Spencer, c'est dire qu'il n'est pas socialiste. Il estime que pour

bâtir il faut mettre une pierre sur une pierre et pour marcher ne faire qu'un pas à la fois. Quant au malentendu entre le capital et le travail, il est exactement en proportion de l'ignorance des employeurs et des employés. Le capital ignore les besoins et les droits du travail, et le travail ignore les besoins et les risques du capital. Dissipez cette ignorance et avec elle disparaissent la plupart des difficultés qui s'élèvent entre ces deux forces indispensables l'une à l'autre.

Les salaires devraient être basés sur une échelle mobile réglée par les prix nets de la production mensuelle ; ainsi employés et employeurs seraient dans le même bateau. M. Carnegie applique ce système depuis dix ans dans ses usines et il n'a pas encore donné lieu au plus petit différend. L'essai de la journée de huit heures n'a pas été aussi heureux ; il a fallu y renoncer après plusieurs années à cause des concurrents. M. Carnegie pense que le résultat ne pourra être atteint que par degré et par la loi.

Quant aux énormes maisons de l'avenir elles partageront leurs profits non plus avec des centaines de capitalistes fainéants, mais entre les centaines d'employés qui contribuent à leur succès. « L'actionnaire absent sera remplacé par le travailleur capable et présent. » D'ailleurs, le problème de la distribution de la richesse se résout rapidement de lui-même dans les conditions actuelles, et comme il le doit : les riches deviennent plus pauvres et les masses travailleuses plus riches.

Aussi les *trusts*, qui représentent les efforts du capital pour se protéger contre le jeu des forces économiques, ne lui inspirent aucune confiance. Le peuple américain, dit-il, peut se rire de ces efforts pour violer les lois économiques pourvu qu'il ne renonce pas à la libre concurrence, car avec elle il est impossible d'obtenir d'une façon durable des bénéfices supérieurs au revenu normal du capital. « Les seules personnes qui aient des raisons de craindre les *trusts* sont celles qui ont la sottise d'en faire partie. »

Il est plein d'une confiance enthousiaste dans l'avenir économique de l'Amérique.

Elle n'a pas besoin d'étendre par la conquête sa puissance politique sur d'autres pays, car le commerce ne suit pas le drapeau, il suit le courant des meilleures affaires.

Grâce au protectionnisme, l'Amérique a pu développer toutes ses ressources, se rendre maîtresse de son marché intérieur et déborder sur les marchés du monde. Aujourd'hui notamment elle produit l'acier au plus bas prix possible ; or, l'âge du fer est passé et la nation qui produit l'acier au plus bas prix voit les autres à ses pieds. L'Amérique est donc à la veille d'un développement industriel prodigieux. « Salut, s'écrie M. Carnegie, à l'Acier-roi et prospérité à la République siège futur et centre de son empire ! »

Il n'oublie pas cependant que sa patrie primitive est la Grande-Bretagne. Il repousse bien loin l'idée d'un conflit possible entre « deux nations qui ne font qu'un seul peuple ». Nous pouvons affirmer, écrit-il, que jamais plus des hommes parlant la langue anglaise ne seront appelés à s'entretuer sur un champ de bataille. La loi d'évolution veut que chaque pays finisse par se gouverner lui-même ; mais un jour viendra où il y aura un conseil fédéral pour la race entière, où tous les peuples de race anglaise seront unis à nouveau.

Parmi les bienfaits du protectionnisme, et au premier rang, M. Carnegie place la venue en Amérique de nombreux manufacturiers anglais qui viennent jouir d'un libre échange absolu dans les 45 Etats de l'Union. Leurs descendants se marient en Amérique, et le fruit de ces mariages c'est le véritable Anglo-Américain, l'homme de demain, qui sera au premier rang des partisans du patriotisme de race, ce sentiment nouveau et puissant qui n'est qu'à son aurore, et travaillera à la venue du jour où « les frontières immenses et toujours en voie d'agrandissement, dans l'intérieur desquelles vit notre race, ne comprendront que les citoyens d'un même pays ».

Voilà quelques-unes des idées développées dans cet ouvrage et dont on ne peut nier ni l'originalité ni l'importance.

Le rapide aperçu que nous venons d'en donner, et où nous avons presque toujours laissé la parole à l'auteur sans mêler nos réflexions aux siennes, engagera sans doute à faire plus ample connaissance avec le livre. La lecture en est facile, la traduction rapide, élégante, et le nom du traducteur nous dit qu'elle est fidèle.

A. KOWNACKI.

---

*Le Directeur-gérant : E. VITTA*

Vendredi 18. — M. COLLEBRANS, instituteur, Économie politique, *La valeur et le prix*.

Samedi 19. — M. FERNAND URBAIN, homme de lettres, 5<sup>e</sup> conférence du Thyrsé, *Emile Verhaeren*.

Dimanche 20. — A 10 heures, M. VINCENT, section de géologie. L'après-midi, à 3 heures précises, *Fête enfantine* offerte par la Fédération Post-scolaire.

Lundi 21. — M<sup>me</sup> L. JOURNAUX, *Le Valais et la Savoie* (avec projections).

Mardi 22. — M. G. ENGERRAND, Extension universitaire de la Belgique, Les premiers âges de l'humanité, *Époque de la pierre utilisée* (avec projections).

Mercredi 23. — M. AUG. MAHY, avocat, Causerie d'astronomie, *La Conception de l'Univers*. A 8 heures, cours d'Espéranto par M. CHRISTIAENS.

Jeudi 24. — *Séance musicale* organisée par M. RAYMOND MOULAERT, avec le concours de M. BRACONY, *Les lieder des maîtres classiques : Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Chopin et Wagner*.

Samedi 26. — M. A. NOEL, Conférence avec projections, *La morale pastorale du temps où les Rois épousaient les Bergères*.

Dimanche 27, à 10 heures. — M. VINCENT, section de géologie.

Lundi 28. — M. J. KESLER, professeur à l'école moyenne, *La Babylone moderne : Londres (II)* (avec projections).

Mardi 29. — MM. Ch. RUELLE et P. VIDAL, chimistes, *Le Soufre* (conférence avec expériences et démonstrations pratiques).

Mercredi 30. — M. DESIRÉ DEPAEPE, *Vers libres et parasites* (avec projections).

Jeudi 31. — M. le Docteur FÉLIX, professeur à l'Université nouvelle, *Les épidémies et les microbes devant la science expérimentale* (avec projections).

*Séances des sections fédérales* : le mardi et le samedi, section de photographie ; le mercredi, cours d'Espéranto ; le mardi ou le vendredi, section de gymnastique ; le samedi, section symphonique et section de gymnastique de dames ; le mercredi et le dimanche, section d'escrime ; le lundi et le vendredi, section chorale mixte.

## Université populaire de Beauvais

### Programme du premier trimestre (Année 1903-1904)

COURS. — Bibliothèque, Consultations juridiques, Office de placement ; le vendredi, à 8 h. 1/2 du soir, 18 bis, rue des Flageots.

A partir du 6 novembre, les Questions Economiques, Sociales, Politiques, Scientifiques, Morales, Littéraires, Artistiques, par MM. BOURGIN, COUDERC, DELOBEL, BEY, SAINT-CYR.

RÉUNIONS DU DIMANCHE. — Lecture, Causeries, Jeux, Musique, Divertissements ; le dimanche, de deux à six heures, 18 bis, rue des Flageots.

Conférences publiques avec projections : Le lundi, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Justice de Paix (Hôtel de Ville).

2 Novembre. — *L'Éducation populaire et l'Émancipation sociale*, par M. HUBERT BOURGIN, professeur au Lycée.

9 Novembre. — *Le Conseil supérieur du Travail et son Œuvre*, par M. E. BRIAT, Membre du Conseil supérieur du Travail.

16 Novembre. — *Le Mobilier Français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par M. GASTON BRIÈRE, Directeur de la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*.

30 Novembre. — *Le Japon moderne*, par M. FÉLICIEN CHALLAYE, professeur à Paris.

7 Décembre. — *L'Étude de la Géographie et son Utilité sociale*, par M. ANTOINE VACHER, Surveillant à l'École normale supérieure.

14 Décembre. — *La Coopération*, par M. PAUL CAHEN, chargé de Cours à la Faculté de Droit de Paris.

Lectures dramatiques et auditions musicales, les lundis 23 novembre et 21 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Justice de Paix.

PATRONAGES. — Le jeudi de 2 h. à 5 h. : Garçons : Ecole Sainte-Marguerite; Filles : Ecole Saint-Etienne.

OUVROIR. — Le jeudi, de 2 h. à 5 h., 48 bis, rue des Flageots.

## COOPÉRATION DES IDÉES DE ROUEN

*Université populaire, siège social* : 9, rue des Capucins.

*Programme du mois de décembre 1903.*

Jeudi 3 décembre et les jeudis suivants, le Siège social, rue des Capucins, 9, sera ouvert de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, pour le prêt des livres, la causerie, le paiement des cotisations, etc.

Vendredi 4 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Siège social, rue des Capucins, 9, discussion contradictoire sur « le Socialisme ».

Lundi 7 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Hôtel-de-Ville. — M. MAURICE LEBON, président du cercle rouennais de la Ligue de l'Enseignement : *Histoire de la Troisième République*. — *Le Gouvernement du 24 Mai*.

Vendredi 11 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Patronage, rue Saint-Lô, 34 bis. Discussion contradictoire sur : *Les droits de l'Individu et l'Etat*.

Lundi 14 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Hôtel-de-Ville. — M. DUVAN, vice président de la Ligue française de l'Enseignement : *Les Patronages militaires*.

Vendredi 18 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du siège social : rue des Capucins, 9. Discussion contradictoire sur « le Socialisme ».

Dimanche 20 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Hôtel-de-Ville. — Soirée familiale et récréative, organisée avec le concours du Groupe régional antialcoolique rouennais. Conférence par M. le docteur PIERRE sur *l'alcool et les boissons fermentées*, suivie de lecture, chant et musique.

Mardi 22 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Patronage, rue Saint-Lô, 34 bis. — M. PARODI, professeur au lycée Corneille : *Les idées sociales de Renouvier*.



Lundi 28 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle l'Hôtel-de-Ville. — M. HENRI DELEHAYE, chimiste : *Le livre de Hæckel*. — *Les énigmes de l'univers*.

Mardi 29 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Patronage, rue Saint-Lô, 34 bis. — M. TEXCIER, professeur au lycée Corneille : *Emile Zola, orateur et poète*.

Les personnes qui voudraient adhérer à la Société, faire des dons de livres à la bibliothèque, etc., peuvent s'adresser à M. MADELAINE, boulevard Cauchoise, 85. Le minimum des cotisations est de 3 fr. par an, payables au besoin mensuellement.

NOTA. — Les conférences sont publiques et gratuites. On peut assister aux discussions contradictoires en étant présenté par un membre de la société. Il est nécessaire de faire partie de la société pour assister aux soirées du dimanche.

### Universités populaires du Gard et de l'Hérault (1)

**Aiguesvives** (Gard, 1.901 hab.). — *Fondation*. — Bibliothèque populaire, fondée le 26 juin 1850. A commencé à s'occuper de conférences en 1901. Ligue de l'enseignement. *Organisation*. Assemblée générale électorale. Comité de 21 membres, dont 4 conseillers municipaux. Bureau de 3 : président, trésorier, secrétaire qui est l'instituteur. *Ressources*. Cotisation, 1 franc. Subvention municipale : 300 francs. Salle prêtée par un particulier. Bibliothèque à l'école. *Conférences*, 15. Elles sont données le jeudi. Public fidèle de 300 auditeurs. *Autres moyens d'action*. Bibliothèque. Prêt gratuit. *Situation générale*. L'œuvre est surtout une bibliothèque, mais les conférences ont grand succès. On vient des villages voisins les entendre. L'auditoire est remarquablement sérieux et désireux de s'instruire. On s'entretient par groupes du sujet traité. On en cause souvent encore plusieurs jours après. Très intéressante U. P.

**Aiais** (Gard, 24.000 hab.). *Fondation*. Société d'enseignement populaire fondée en juin 1899. *Organisation*. Assemblée générale. Comité : président, vice-président qui est toujours un universitaire et joue le rôle de cheville ouvrière. *Ressources*. Cotisation, 3 francs. *Conférences*, 18. Tous les mercredis dans un local loué par l'U. P. (325 francs). Le vice-président remplace les conférenciers; empêchés. Public inconstant, peu nombreux; noyau assez fidèle de gens du quartier. Neutralité politique. *Autres moyens d'action*. Prêt de livres. Avait essayé de faire fabriquer, au cours des séances, des bas, chemises, etc., au profit du Sou des Ecoles par les auditrices, l'U. P. fournissant la matière. *Situation générale*. Difficile. Les républicains militants ne s'intéressent à l'U. P. qu'à la veille des élections.

(1) Nous signalons à nos camarades secrétaires d'Universités populaires, comme modèle pour les communications qu'ils nous font parvenir avec tant de dévouement, l'excellente classification de renseignements adoptée par les U. P. du Gard et de l'Hérault.

**Anduze** (Gard, 3.686 hab.) *Fondation*. Université populaire fondée en novembre 1901 sur l'initiative et après une conférence d'un instituteur. *Organisation*. Comité de 7 membres. *Ressources*. Cotisation, 2 francs (membres actifs) et 3 francs (honoraires). Salle de la mairie prêtée. *Conférences*, 12. Auditoire oscille entre 20 et 100 personnes. Deux tiers de l'auditoire formés d'ouvriers, 10 p. 100 de dames. On préfère les sujets d'économie sociale ou historiques. Quelques discussions ont pu avoir lieu. *Autres moyens d'action*. Bibliothèque populaire. Excursions en commun. *Situation générale*. L'éloignement rend difficile le recrutement des conférenciers.

**Beaucaire** (Gard, 8.944 hab.). *Fondation*. Université populaire fondée en novembre 1900 par le directeur et les professeurs de l'école primaire supérieure. *Organisation*. Comité de 22, rarement réuni. Le maire, président d'honneur. *Ressources*. Cotisation, 1 franc. La ville fournit une salle éclairée et chauffée. *Conférences*, 17. Précédées ou suivies parfois d'auditions musicales. 30 p. 100 dames. Public tolérant, très varié d'opinions. On a donné une conférence extraordinaire sur Quinet devant 1.300 personnes. *Autres moyens d'action* : Causeries, lectures hebdomadaires, suivies par une cinquantaine de jeunes gens. *Situation générale*. Œuvre du personnel enseignant de l'École supérieure, sorte de prolongement de l'école.

**Bédarieux** (Hérault, 6.106 hab.). *Fondation*. Université populaire inaugurée le 19 janvier 1901. *Organisation*. Assemblée annuelle. 150 inscrits. Comité de 5. Chaque membre du bureau organise les conférences d'un mois. *Ressources*. Cotisation, 2 francs pour le chef de famille, 1 franc pour les autres membres de la famille. La municipalité prête les chaises. *Conférences*. Elles ont lieu dans un local loué par l'U. P. (100 francs), éclairé et chauffé à ses frais. Elle a préféré subir ces frais que d'aller au théâtre ou dans une salle de café où elle aurait été peu indépendante. Conférences tous les dimanches, 3 heures du soir. La plupart des conférenciers sont de la localité. Les sujets d'économie sociale sont préférés. Moyenne de 150 auditeurs. Chaque conférence est suivie d'une lecture ou d'une audition musicale. *Situation générale*. U. P. très vivante et laborieuse. Elle a aidé à la fondation des U. P. de Hérépran, de Bous-sagnés, de Bousquet-d'Orb. Foyer actif de propagande de pensée libre.

(A suivre).



## En vente à la « Coopération des Idées »

|  | Franco    |
|--|-----------|
| <i>Un Pessimiste français</i> , par G. Deherme. . . . .  | 0 25 0 30 |
| <i>Tolstoï</i> , par Suarès. . . . .   | 1 » 1 15  |
| <i>Le Palais du Peuple</i> , par Gabriel Séailles. . . . .   | 0 10 0 15 |
| <i>Lettres d'un répétiteur en congé</i> , par Brenn. . . . .   | 0 60 0 70 |
| <i>Jules Lagneau</i> (avec portrait) . . . . .   | 0 50 0 60 |
| <i>Le Coopératisme</i> (illustré), par A.-D. Bancel, broché. . . . .   | 1 50 1 70 |
| <i>La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires</i> , par G. Deherme . . . . . | 0 50 0 55 |
| <i>Le Mouvement éthique</i> , par Alf. Moullet. . . . .  | 0 50 0 65 |
| <i>Les Règles de l'Honnête Discussion selon Pascal</i> , par Paul Desjardis . . . . .                                | 0 60 0 70 |
| <i>Almanach de la Coopération</i> . . . . .  | 0 40 0 50 |
| <i>La Guerre et la Paix par des chiffres</i> , par Lucien Le Poyer. . . . .  | 0 20 0 25 |
| <i>Que peut l'École contre la Guerre ?</i> par E. Triebel, traduit par V. Rossignol . . . . .                        | 0 40 0 40 |
| <i>Spoliation des Indigènes de Nouvelle-Calédonie</i> . . . . .  | 0 25 0 35 |
| <i>Les Œuvres de fraternité rurale</i> , par Leo Valleteau . . . . .   | 0 60 0 70 |
| <i>Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale</i> , par Pierre Martel. . . . .                                     | 0 50 0 65 |
| <i>Recherches sur la Mentalité humaine</i> , par P. Froument. . . . .  | » » 4 »   |

Franco

|   |           |
|---|-----------|
| <i>Qui veut la santé et du bonheur ?</i> par A. Marrot . . . . .      | 1 » 1 15  |
| <i>Le Positivisme en dix pages</i> , par le colonel Bombard . . . . . | 0 10 0 15 |
| <i>Pour l'Ouvrière</i> , par L. Vareune . . . . .                     | 1 50 1 75 |

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés, SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

## La COOPÉRATION des IDEES

Revue mensuelle  
de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de 530 pages, relié toile 10 fr. — France : 11 francs.

(1899-1900)

Relié toile : 5 fr. — Franco 5 fr. 50.  
— Non relié : 4 fr. — Franco : 4 fr. 50.

(1900-1901)

*La Coopération des Idées*, journal hebdomadaire d'action et d'éducation sociale (63 numéros). — 3 francs. — Franco : 3 fr. 50.

(1901-1902-1903)

*La Coopération des Idées*, revue mensuelle d'éducation sociale (12 numéros, 400 pages). Non relié : 3 fr. Franco : 3 fr. 50.

ANNONCES, la ligne : 1 fr.

## Coopérative vinicole générale

SOIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M<sup>e</sup> Brulle  
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay,  
Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux  
Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

## Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000  
journaux par jour

En Vente à la Librairie NATHAN

18, rue de Condé

### ALCOOLISME ET TUBERCULOSE

365 maximes extraites avec le plus grand soin des écrits, conférences et  
traités sur l'Alcoolisme et la Tuberculose.

### CALENDRIER DE PROPAGANDE 1904

Par Madame LEGRAIN

(0 fr. 50 port non compris)

Le nombre du tirage étant limité, prière de s'inscrire au plus vite.

ASSOCIATION OUVRIÈRE DE COUTURE <sup>(1)</sup>

M<sup>me</sup> CLOTILDE GASTELLIER

Directrice

2<sup>bis</sup>, Rue de Lyon, PARIS

## NOUVEAU CIGARE NASAL ET BUCCAL DE A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la  
guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc.  
Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recom-  
mande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un cigare et d'un flacon franco contre un  
mandat de 4 francs adressé à

M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales).

<sup>(1)</sup> Voir notre article page 171.